

Poème de chambre et poème social

Louise Warren, *La lumière, l'arbre, le trait*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 80 p., 14,95 \$.

Carl Lacharité, *Vertiges quotidiens*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 100 p., 10\$

Christian Brun, *Parade casaque*, Moncton, Perce-Neige, 2001, 96 p., 14,95 \$.

Jocelyne Felx

Number 105, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (2002). Review of [Poème de chambre et poème social / Louise Warren, *La lumière, l'arbre, le trait*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 80 p., 14,95 \$. / Carl Lacharité, *Vertiges quotidiens*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 100 p., 10\$ / Christian Brun, *Parade casaque*, Moncton, Perce-Neige, 2001, 96 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 41–42.

Louise Warren, *La lumière, l'arbre, le trait*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 80 p., 14,95 \$.
Carl Lacharité, *Vertiges quotidiens*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 100 p., 10 \$.
Christian Brun, *Parade casaque*, Moncton, Perce-Neige, 2001, 96 p., 14,95 \$.



Poème de chambre et poème social

POÉSIE
Jocelyne Felix

Les événements du 11 septembre 2001 à New York donneront-ils raison à la tyrannie de l'actualité ?

L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE TOURNE AU RALENTI et la pauvreté s'accroît. L'acte poétique, éminemment personnel, rejoint l'expérience humaine. Les jeunes poètes Carl Lacharité et Christian Brun privilégient les expériences fortes et les aventures authentiques. Ici, le terreau social s'impose comme une évidence. À l'opposé, Louise Warren médite d'une façon raffinée sur le poème. Un monde sépare le poème de chambre et le poème social.

Le poème de chambre

Comment arrive le poème et comment va-t-on vers lui ? L'impulsion et le désir qui constituent son appel ainsi que l'assignation à la tâche de l'écrire sont des sujets abordés dans le dernier recueil de Louise Warren, *La lumière, l'arbre et le trait*. Ici, l'évocation de l'inspiration créatrice emprunte aux symboles comme en témoigne l'intitulé du recueil. Le texte de Warren, grandement ouvert à l'image, est codé.

Au cœur des signes qui marquent la vie psychique et celle des sentiments, des voix rendent les choses et le monde visibles et lisibles pour la poète. Drainée par leur pouvoir, celle-ci vit l'inspiration sous la forme d'un dialogue quasi amoureux avec elles. On ne s'étonne donc pas que la chambre, transformée, devienne le lieu central de la maison de l'écriture :

*dans quelle chambre
dans quelle chambre étrange
le brouillard est-il entré
découpant ce banc de sanctuaire*
(p. 31)

Chambre de l'amour, lieu silencieux éloigné de tout curieux et propice au sommeil de la raison raisonnante, certes, mais aussi ermitage qui a quelque chose à voir avec le religieux sans se confondre pourtant avec la religion. Ainsi, dans *La lumière, l'arbre et le trait*, le sacré affleure à travers des mots tels « voix », « prières », « béni », « sanctuaire » et « cendres », mettant curieusement un bémol à la tendance « désacralisatrice » de la poésie postmoderne.

Par ailleurs, l'expérience poétique témoignant d'une expérience historique reflète aux premières pages de ce livre une singularité bien sentie à travers gestes, voix, odeurs, couleurs et rires. Entre la spontanéité du chant, la perception du monde et la dictée, ces beaux passages incarnés évoquent entre autres l'héritage maternel. Au demeurant, le choix d'écrire de Warren date de ce « jour béni d'étincelles » (p. 26) où sa mère brûla ses cahiers secrets. La fille les a dérobés pour nous les donner enrichis de

son expérience personnelle. Le mystère de l'écriture, perçu à partir de traces infinitésimales, est le mystère du langage, de l'amour, de l'enfance et de la mort. Pour écrire, le poète s'absente du réel quotidien comme l'illustre symboliquement le vêtement sans corps sur la couverture du livre. « On quitte son corps comme si on allait se rapprocher de la mort » (p. 67), écrit Warren. La poète va affronter l'afflux des pulsions afin de permettre aux significations obvies, sous l'action du trait ayant valeur d'illumination, de se réanimer sous la forme de mots, d'images, de métaphores. À cet égard, la figure de l'arbre, à la fois connaissance intuitive, découverte de l'originaire, enracinement, liens entre toutes les choses, essor et élévation, est centrale. S'il est clair que le travail d'exploration demeure un difficile duel entre la neige et le feu, la sécheresse et la passion, la cécité et la vision, le non-dit tentant désespérément de se dire et le silence d'affleurer, cela ne m'apparaît pas assez manifeste dans ce livre.

Enfin, connivences littéraires, intertextes, livres anciens, livres épars et dictionnaires soutiennent la poète dans ses découvertes. Le pôle ontologique communique avec le pôle formel. Un peu comme le prêtre, la poète fait de la jouissance une *absentia*, une sublimation, un signe rejoignant l'éternel sans pour autant quitter le temporel. Et son livre, cet avatar du trait, devient à la limite une borne du procès infini à renouveler. L'écriture est ici superbement maîtrisée, mais Warren nous plonge un peu abruptement de l'autre côté du miroir de sorte que les symboles y perdent leur poids de réel.

Le poème révolutionnaire

Le recueil de Carl Lacharité nous invite à un face-à-face avec l'amour, mais aussi avec la mort. *Vertiges quotidiens* présente la constante répétition de quelques insistantes métaphores qui expriment des moments d'abandon, de reddition érotique ou, à l'opposé, de révolte. Un curieux mélange d'influences livresques finit par lui tracer une route entre l'hypostase du symbolisme et le scalpel du réalisme. Le livre fonctionne par à-coups, ruptures et contrastes. L'amour charnel, la main amoureuse, le don nous interpellent à travers la figure féminine de l'épouse ou de l'amante dans les litanies amoureuses qui ouvrent le recueil. Les maisons closes, l'alcool, le cancer d'une sœur, les désarrois de l'enfance, une certaine misère prolétaire appellent la figure féminine révolutionnaire de Rosa Luxemburg dans les sections



Le poème en revue



MENDIANTS DE BEAUTÉ

Bulletin d'abonnement



Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

Tél. : _____ Téléc. : _____

Courriel : _____

C.P. 48774, OUTREMONT,
(QUÉBEC) H2V 4V1

titrées « Journal de l'errance » et « Aux fuseaux des corps ». Lacharité cultive une approche radicale, révolutionnaire et extatique du langage poétique. Les poèmes surréalistes des premières sections et ceux, méditatifs, des dernières, concrétisent l'oxymore de l'intitulé du recueil par lequel un trouble de l'équilibre saborde le sens du quotidien. Le paroxysme mélodramatique se transforme abruptement en vision réaliste dans les poèmes de la « Maison-Dieu » qui fonctionnent aussi comme variants de la première image inscrite sur la couverture du recueil en guise de titre. En effet, sexe et sacré renvoient aux prostituées, ces marchandes de vertiges quotidiens.

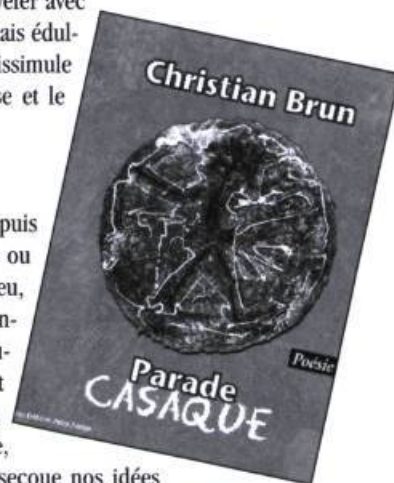


Carl
Lacharité

Ainsi, le jeune poète de vingt-sept ans ouvre d'intéressantes portes dramatiques. On décèle plusieurs influences livresques. Il fait appel à des intertextes et il lui manque çà et là d'unifier ses voix ou ses lectures. Mais le mariage du symbolisme et du témoignage est attachant et intéressant. Lacharité laisse le sentiment se révéler avec cette grande qualité qu'il n'est jamais édulcoré. La violence du discours ne dissimule pas, et c'est heureux, la tendresse et le sens profond de l'amitié.

Poème trash

La poésie acadienne cultive depuis toujours un côté « grand-large » ou *road-movie* fascinant. Depuis peu, les Éditions Perce-Neige font prendre à la poésie des chemins ordures ou *trash*. Cette poésie à haut risque qui se démarque de la poésie sélecte, raffinée, nuancée, voire noroîtienne et hexagonale, secoue nos idées bien-pensantes en matière poétique. Mais il arrive, comme dans *Parade casaque* de Christian Brun, qu'elle relève de la plus dangereuse des cascades. L'urine (la pisse), le sexe, la drogue, la bière, le « vieux char », bref, l'effet « ferroviathe », inspirent ce poète. Son recueil emprunte à *Pile ou face à la vitesse de la lumière* de Christian Roy (1998), paru chez le même éditeur, l'univers irréformable. Des être mal lunés, « au service de l'indifférence » (p. 79), nous donnent une vision cataclysmique de l'époque actuelle. Une génération d'hommes laminés, battus d'avance, cassés, qui végètent dans un présent stérile, témoigne d'une espèce de psychologie de la résignation, voire de la démission. Dans un monde efficace et froid, il semble qu'on ait tué dans l'œuf l'humanité morale. Si l'on peut établir un parallèle avec les poètes américains de la *Beat Generation*, il manque à ce livre le côté *beat* au sens où Kerouac l'entendait : *beat* veut aussi dire « béat ». *Exit* aussi la naïveté, la bouffée d'air doux, les dérives villemariennes et le rêve fou. Cette fièvre qui rend tout pareil est le nouveau *spleen* de la poésie ordurière. L'action thérapeutique du poème devient donc une tentation pharmaceutique, une pilule pour se cacher le murmure essentiel. La relation intersubjective entre l'auteur et le lecteur, son psy, est détruite. Le jeu langagier affaiblit les choses très graves qui s'y disent. L'auteur aiguillonne le lecteur sur le grotesque. On parvient tout de même à reconnaître l'expression d'une souffrance réelle. La course vers le pire du monde y semble inéluctable.



Christian
Brun